

Distorsion Avec *England's Dreaming*, le critique Jon Savage décortique les années punk, pronihilistes et préthatchériennes.

Retour sur le No Future

Le pavé de Jon Savage est un monument d'érudition à la gloire du bruit et de la fureur iconoclastes des porteurs de crêtes des années 1976-1977, sur les coulisses de la contre-Angleterre», sur «fond de guitares saturées.

Drôle d'alchimie que le punk. Une décoction dont les racines du poison sont à chercher du côté du dadaïsme, de la « beat generation », du situationnisme, des agitations diverses ayant ébranlé les murs de la *Factory* d'Andy Warhol, à New York dans les années soixante. Le mouvement punk, jeté sur Londres et l'Angleterre en 1975, s'est toujours honoré d'avoir été brouillon et chaotique, même s'il fut en partie orchestré par Malcolm McLaren: en squattant, en 1975, une boutique de King's Road, en l'appelant Sex, en déchirant minutieusement des tee-shirts et en les vendant comme des « créations », en organisant la rencontre de jeunes paumés et en leur faisant faire de la musique ensemble, en les encourageant à pratiquer l'outrage public, McLaren a mis l'Angleterre à l'envers. « Les acteurs [du mouvement] se rejoindront en 1976

et 1977 dans un enchevêtrement de relations aussi compliquées que le dédale des bas-fonds de Londres dans les romans de Dickens », note l'auteur de *England's Dreaming*. Le mérite du livre de Jon Savage est de mettre de l'ordre dans un grand désordre: l'ouvrage d'un journaliste-historien, nourri de recherches d'archives, de témoignages divers des anciens acteurs ou spectateurs du mouvement. Le punk hurlait « Pourquoi? ». Vingt ans après, *England's Dreaming* — publié en Grande-Bretagne en 1993 — répond « comment ». L'auteur avait créé en 1975 le fanzine *London's Outrage*, histoire d'accompagner le punk dans sa montée aux enfers. Au début des années soixante-dix, l'Angleterre était plutôt moribonde, et comptait un million de chômeurs, chiffre record depuis les années trente. Et Londres était la capitale des squatters: près de 30000, ayant craché sur l'utopie hippie, et revenus de l'idée de changer le monde. À cette époque, Jon Savage, comme les autres, s'ennuyait ferme: « Alors, j'ai été punk, en m'identifiant totalement au mouvement. J'étais paumé, en colère contre tout, je ne voyais pas comment je pourrais être un jour heureux dans la vie. Les adolescents de ma génération — j'avais dix ans en 1963 — regardions défilier les années soixante à la télé, et au début des années soixante-dix, le délire hippie

était un peu retombé. En 1975, lorsque l'album de Patti Smith, *Horses*, est sorti, je me suis littéralement jeté dedans. Et plus tard, en 1976, je sentais qu'il allait se passer quelque chose... Pour quiconque se sentait inutile, déprécié, humilié, les Sex Pistols étaient un mécanisme d'attraction-répulsion (...) Une puissance infernale », commente l'auteur, rencontré à Paris.

À partir de 1975, Savage baigna donc dans les mondes interlopes, où les symboles étaient détournés, où l'on arborait, pêle-mêle, des croix gammées, des inscriptions et « logos » anarchistes, où l'on se défonçait en dansant le pogo autour des trois « no », « no future, no feeling, no fun »: « Le punk a rassemblé des stylistes originaires de banlieue, des victimes de Bowie, des ados fugueurs, des radicaux endurcis des années soixante, des gays hommes et femmes, des artistes, des poupées de discothèque, des criminels, des drogués, des prostituées, des hooligans, des intellectuels, des parias de toutes les classes sociales (...), note Savage. Soudain vous n'aviez plus à rester seul (...). Vous preniez du bon temps en passant un mauvais moment. Vous étiez plein de poison. » Et bien sûr, les artisans déjantés de cette parade hallucinée, dont le principe festif était de tourner mal, étaient les Sex Pistols, menés par Johnny Rot-

ten (« le pourri ») et Sid Vicious (« le vicieux »): « J'étais intéressé par le côté basique, terre-à-terre de cette musique, poursuit Savage. C'était direct, sans fioritures, sauvage et rapide. Au début, il y avait tellement de bruit que je ne comprenais rien aux paroles, mais finalement ils exprimaient si simplement les mots de la frustration, et surtout, ils parlaient des « perdants »... Enfin, le plus fantastique, c'était cette énergie: ils savaient faire du bruit, et on s'est mis à vivre dans un univers de distorsion. Le punk, c'était une sorte de fantaisie contre le romantisme hippie, où l'on trouvait une sacrée dose d'humour noir, où l'on pouvait jouer tous les rôles qu'on voulait, alors qu'on était privés d'un rôle social. Et franchement, je me suis mis, dans ces années-là, à vraiment rigoler. »

Et tandis que *The Buzzcocks* chantaient: « Avant je me contentais de vouloir mais maintenant j'ai besoin », alors que *The Clash* lançait une vaste opération de guérilla-rock, les fanzines devenaient le terreau d'une nouvelle contre-culture, avec, au premier chef, le magazine *Punk*: « Ces fanzines étaient dirigés contre les médias standardisés, contre le consumérisme; c'était grossier, violent, brut, ajoute Jon Savage. Moi-même, j'ai écrit comme on faisait de la musique punk: sans faire de style. C'était un vrai jeu, on ne théorisait

pas, on incendiait, on participait à l'énergie dingue du moment. »

De son côté, Patrick Eudeline, ancien chanteur du groupe punk français Asphalt Jungle, ancien animateur de fanzines, auteur de *l'Aventure punk* (*Le Sagittaire*, 1977) s'est dévoué dans les textes, à une époque où écrire sur le rock était en soi une façon d'écrire des chansons. Dans un article paru dans *le Goinfre*, en 1977, Eudeline notait: « Et, aujourd'hui, le rock ne serait plus qu'une vieille histoire moribonde castrée de son outrage et de tout signifiant (...). Une grande rumeur destinée à mieux bazarder les jeans industriels. Non, car le rock a la peau dure (...). Les punks sont ceux qui vivent leur rock comme on dispute une course de dragster: avec passion (...). Et oui, le mouvement punk n'est rien d'autre que cela: le dernier sursaut du rock. Et le plus violent jusqu'à ce jour. Celui qui n'a peur de rien. Pour ceux qui cherchaient encore la porte de sortie, voilà le refrain: Cours camarade, le futur est derrière toi. »

CÉDRIC FABRE

England's Dreaming — les Sex Pistols et le punk, de Jon Savage, traduit de l'anglais par Denys Ridriment, Éditions Allia, 685 pages, 30 euros. *Gonzo — Écrits rock (1973-2001)*, de Patrick Eudeline. Éditions Denoël, 698 pages, 24,50 euros.



Les artisans déjantés de cette parade hallucinée, dont le principe festif était de tourner mal, étaient les Sex Pistols.